

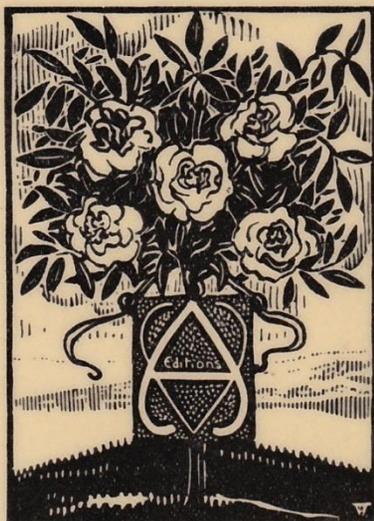
**INSTITUTIONS et TRADITIONS
DE LA SUISSE ROMANDE**

Collection publiée sous la direction littéraire de
HENRI DE ZIEGLER



LE COLLÈGE SAINT-MICHEL

PAR
LÉON SAVARY



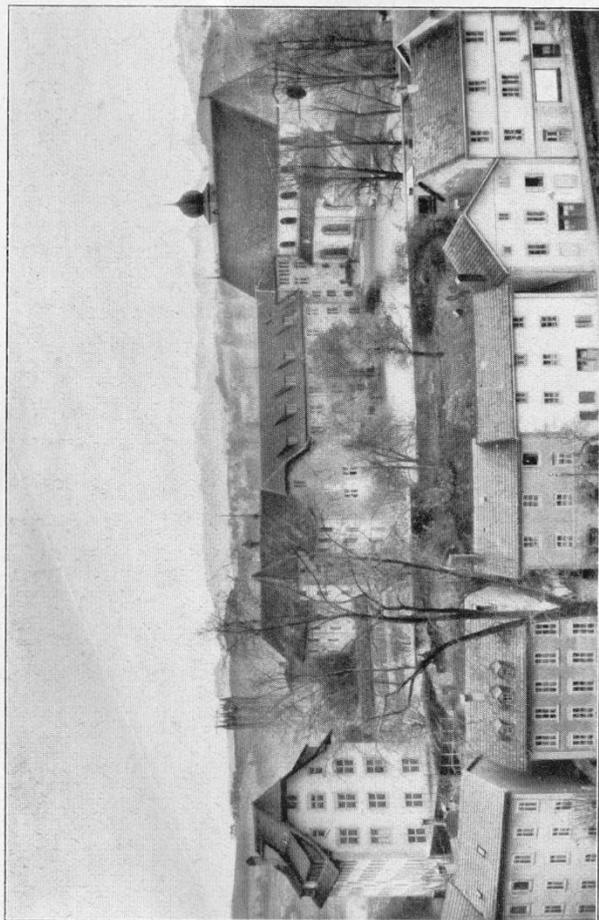
**ÉDITIONS
VICTOR ATTINGER**

Souvenirs du professeur Albert Charpine

Ce document est un extrait du livre « *Le collège Saint-Michel* » de Léon Savary. L'auteur, habituellement très critique, livre des souvenirs émus et admiratifs d'un personnage autant pittoresque qu'attachant, l'abbé Albert Charpine, qui a marqué son adolescence et qui est devenu son ami.

Il y consacre deux chapitres de la page 81 à la page 102.

Albert Charpine a été professeur de français, de latin et de grec de 1900 à 1922. Il a disparu accidentellement et prématurément à l'âge de 61 ans en 1922.



COLLÈGE SAINT-MICHEL.

008231

**INSTITUTIONS et TRADITIONS
DE LA SUISSE ROMANDE**

Collection publiée sous la direction littéraire de
HENRI DE ZIEGLER



LE COLLÈGE SAINT-MICHEL

PAR

LÉON SAVARY



ÉDITIONS
VICTOR ATTINGER

lance souriante et ces paroles courtoises dont il a le secret. Mais c'était déjà la fin de l'année. J'avais été malade, et la conversation porta tout naturellement sur ma santé, dont l'abbé s'informa avec une grande sollicitude. Nul n'avait plus que M. Dusseiller le respect des consciences. Il eût été gêné de poser à qui que ce fût une question, je ne dis pas indiscreète, mais simplement d'un caractère un peu personnel.

Cher bon maître ! Nous ne lui faisons pas assez sentir alors combien son enseignement incomparable nous séduisait. Aujourd'hui, c'est avec émotion que je songe à tout ce que je dois à cet homme. Les gros chagrins de cette année de cinquième, le petit drame même que nous fûmes trois seulement à connaître, tout cela je l'oublie. La cinquième ne me laisse que de bons souvenirs, à cause de celui qui en était le centre et, comme on dit volontiers dans le jargon moderne, l'« animateur ».

De vous aussi, bon monsieur Girardin, qui nous enseigniez le grec avec tant de patience, et qui nous pardonniez nos distractions et notre méchanceté, je conserve une image agréable. Et quand, dans une nuit d'insomnie ou au gré d'une rêvasserie qui me ramène aux années défuntes, je me répète, amusé, des flexions de verbes irréguliers... *lambanô, lêpsomai, elabon, eilêpha ; erchomai, erxomai, êlthon, elêlutha...* je vous revois avec sympathie extraire de votre volumineuse serviette des livres et des cahiers en quantité et les disposer sur le pupitre

comme des mitrailleuses sur un talus, ou nous dire, en écoutant la lecture d'une version : « Ça, monsieur, c'est ce qu'on appelle du charabia. »

Je connaissais de vue M. l'abbé Charpine bien avant d'entrer dans sa classe, la sixième, celle qu'on dénommait encore, à la mode d'autrefois, la rhétorique. M. Charpine était célèbre au Collège et à Fribourg. Les moutards de première eux-mêmes collaboraient déjà à sa popularité.

De taille moyenne, mais fortement bâti, trapu, large d'épaules, donnant l'impression à la fois de la souplesse et de la solidité, l'abbé Charpine, les mains plongées dans les poches de sa soutane à laquelle manquaient souvent des boutons et, toujours, la ceinture prescrite par les Constitutions synodales, avait un air de bonne humeur et d'ennui, de bonté et de désenchantement, de candeur et de scepticisme qui lui composait une physionomie originale. Sa tête était ronde comme une tête l'est rarement, absolument ronde, comme une boule de billard et tout aussi démunie de cheveux.

Nous sommes, je crois, vous et moi, les deux prêtres les plus chauves du diocèse, lui disait quelques années plus tard, le facétieux Mgr Colliard, évêque de Lausanne et Genève.

— Oui, répondait l'abbé, et comme il est dit dans l'Évangile que pas un cheveu ne tombe de nos têtes sans la permission de Dieu, il faut avouer que Dieu nous a accordé à l'un et à l'autre beaucoup de permissions.

Une imperceptible ligne de petits poils espacés et courts, au bas de la nuque, attestait simplement que M. Charpine eût eu les cheveux d'un blond roux si le Ciel avait consenti à lui en laisser. Le reste du chef de ce bon maître était aussi lisse, aussi poli que la boule dont nous parlions tout à l'heure. « Un vélodrome à puces », disaient les collégiens.

Les sourcils eux-mêmes, d'un blond très pâle, semblaient manquer. En sorte que cette figure aurait été presque inquiétante, sans deux yeux bleus, d'un bleu pur et éclatant, au regard changeant comme la moire d'un lac : tantôt rieurs, tantôt chargés de mélancolie, pétillants de malice, embués de tristesse, vivement interrogateurs, ou au contraire doucement appuyés sur l'objet d'une contemplation sereine.

En vérité, à moins d'avoir l'esprit mal fait et le cœur insensible, on ne pouvait voir M. Charpine sans l'aimer et s'attacher à lui.

Le jour de la *lectio brevis*, déjà, nous fûmes médusés.

Nous avions désormais notre salle dans une autre aile du Collège, et comme c'était un local récupéré sur l'ancienne Bibliothèque cantonale, tout récemment installée dans un bâtiment spécial, on l'avait repeint, mis à neuf, orné. Elle était charmante, cette salle ouvrant sur le jardin, avec ses murs blancs, son mobilier intact, la bibliothèque vitrée du fond, la petite « tribune des orateurs » faisant pendant au pupitre du professeur, et surtout les images dont l'abbé l'avait lui-même décorée : des copies de statuettes de Tanagra, des bas-reliefs.

Il arriva, en retard, les mains dans les poches. Il prit note de nos noms, parlant familièrement, comme s'il nous connaissait depuis toujours. D'autorité, il nous tutoyait.

— Et maintenant, que voulez-vous que je vous dise ? poursuivit-il. Nous allons être obligés de vivre une année ensemble, de nous voir tous les jours, que ça nous plaise ou que ça ne nous plaise pas. Tâchons de nous supporter mutuellement.

On jouissait chez M. Charpine d'autant de liberté qu'il était possible d'en prendre sans nuire au travail.

Avait-on quelque chose à dire ? Nul besoin de lever la main. On parlait de sa place, assis, les jambes croisées si on avait envie de les croiser, les coudes sur la table si l'on avait envie de poser ses coudes sur la table. Aucun formalisme. En été, on enlevait sa veste, et on l'accrochait n'importe où, à un clou, à une espagnolette. Assez débraillé lui-même, l'abbé, quand il s'asseyait sur une tablette de fenêtre, laissait voir, sous sa soutane retroussée, un vieux pantalon gris et des chaussettes de laine de couleur.

Alors que M. Dusseiller se faisait remplacer, pour le grec, par l'excellent M. Girardin, M. Charpine enseignait, avec le français et le latin, la langue d'Homère. En sorte que nous avions avec lui trois heures de leçons chaque jour. Ce sont, je crois, les cours de français qui ont laissé, à la plupart d'entre nous, les souvenirs les plus vifs.

M. Charpine avait une très haute idée de l'art d'écrire, et c'était un critique aussi avisé que sévère. Les jugements qu'il portait sur nos travaux étaient si rudes que l'on aurait pu en être découragé ; mais ils étaient en même temps si judicieusement motivés qu'il en fallait reconnaître le bien-fondé. Il arrivait que les apostrophes de M. Charpine fussent si humiliantes, si cruelles qu'elles faisaient verser des larmes à celui qui en était l'objet. Je n'ai pas besoin de souligner ce que la chose avait d'insolite : en sixième, on se considère comme un homme et l'on méprise tout ce qui rappelle l'enfance et ses émotions trop faciles. Oui, parfois l'abbé allait si loin que sa « victime » se mettait à pleurer. Alors, navré, plein d'alarme, M. Charpine se levait, s'approchait de l'élève malheureux, lui adressait de touchantes excuses, l'adjurait de ne pas prendre l'incident au tragique, de se consoler.

— Mon pauvre ami, je t'ai fait de la peine ? Pardonne-moi. Je ne te savais pas sensible à ce point. Oh ! Tu sais, mes critiques n'ont pas l'importance que tu leur attribues. Bientôt, tu n'y penserai plus. Oui, c'est vrai, j'ai exagéré. Voyons, ne pleure plus, veux-tu ? Nous parlerons d'autre chose.

Car M. Charpine était la bonté même. Je ne crois pas que, de toute sa vie, il ait volontairement causé du chagrin à qui que ce fût ou qu'il ait pu supporter l'idée d'en avoir causé involontairement. Il n'y avait chez lui aucune brutalité ; mais il en donnait parfois

l'impression, parce que nous vivons dans un monde bâti sur l'hypocrisie et que M. Charpine disait, avec une innocente franchise, ce qu'il pensait, sans se soucier toujours de l'effet produit.

Une bonne part de son enseignement consistait à lire en classe et à nous apprendre à lire. Il a eu ce mérite de révéler à de nombreuses générations d'élèves la littérature contemporaine, qui n'a guère de place dans les programmes de Saint-Michel. Il prenait d'ailleurs les précautions utiles et s'abstenait parfois de citer le titre du livre ou le nom de l'auteur. Nous étions quelques-uns à chercher ensuite d'où le texte avait été tiré. J'y parvenais assez bien. Il ne me fallut pas deux jours pour identifier un extrait de la « Ballade de la geôle de Reading », alors que M. Charpine ne nous avait donné aucune précision sur le nom de l'ouvrage ni celui de l'auteur. Oscar Wilde m'était inconnu. Je trouvai néanmoins la clef de l'énigme, d'ailleurs grâce au hasard.

Une autre fois, M. Charpine nous avait lu quelques pages de « Bel-Ami ». J'avais lu tout Maupassant, l'année précédente, alors que le rhumatisme me tenait fréquemment éveillé la nuit. Au sortir de la classe, tandis que nous entourions le professeur, comme d'habitude, avant de prendre congé de lui, une vanité ridicule me poussa à dire devant mes camarades que je savais d'où le passage en question (la mort de Forestier) était extrait et que ce livre, « Bel-Ami », me plaisait beaucoup.

M. Charpine haussa les épaules et s'en fut.

— Tu as gaffé, me souffla quelqu'un.

J'avais « gaffé », certainement. A quelques jours de là, me voyant seul, M. Charpine me dit, avec une ombre de tristesse sur le visage :

— Tu n'as pas été gentil, l'autre jour. Libre à toi de lire ce qui te plaît, si personne ne t'en empêche. Mais trouves-tu que ce soit très intelligent de proclamer devant toute la classe le titre d'un ouvrage que j'ai des raisons de ne pas recommander et d'où j'ai simplement tiré quelques pages irréprochables ? Tu as voulu « faire le malin ». Si tu savais que tu risques de m'attirer de sérieux ennuis, tu serais peut-être moins fier.

A partir de ce jour, je tins ma langue sur ce sujet. Je ne tardai pas à apprendre que M. Charpine avait été vertement critiqué, dans le clergé, voire dénoncé à l'évêché, à cause précisément des lectures qu'il faisait en classe. On oubliait qu'il les choisissait avec prudence et que seule la curiosité des élèves les amenait à découvrir ce qu'il avait eu soin de dissimuler. On oubliait aussi que la formation des esprits a certaines exigences et que la littérature moderne existe, en dépit du silence scandalisé des sacristains. On oubliait encore que les commentaires du professeur corrigeaient l'impression que pouvait laisser un texte hétérodoxe.

— M. Charpine a lu à ses élèves la « Prière sur l'acropole », de Renan, s'exclamait, indigné, un père de famille dévot.

Oui, mais M. Charpine avait montré ensuite les lacunes et les faiblesses de la pensée renanienne.

Il est évidemment plus facile de supprimer Renan et avec lui Flaubert, Stendhal, Michelet, Anatole France, et de les remplacer par Jean Aicard, René Bazin, Henry Bordeaux, et les médiocres romanciers qu'exalte volontiers une presse bien pensante, interprète, peut-être, de la morale, mais, à coup sûr, du mauvais goût.

Les cafards ne manquèrent pas de persécuter M. Charpine, surtout au début de sa carrière. Tantôt on l'incriminait sur le chapitre des lectures ; tantôt, on prétendait qu'il détournait ses élèves de la vocation sacerdotale. Mon bon maître m'a narré lui-même comment ce reproche fut formulé un jour, dans une compagnie, par un de ses confrères plus jeunes. Instruit de cette calomnie, M. Charpine, lorsqu'il se trouva en présence de son détracteur, le saisit au collet, de sa poigne vigoureuse et, le secouant comme un prunier, s'écria :

— Ah ! Je détourne mes élèves du séminaire ? Ah ! Tu oses dire ça ! Et toi, à qui as-tu demandé conseil, avant d'y entrer ? Et qui t'a encouragé à y entrer ?

Qui donc, on l'a deviné, si ce n'est M. Charpine lui-même !

A certaines époques, la vie du Collège lui eût été intolérable, notamment à cause des intrigues et de la méchanceté d'un triste personnage dont le nom ne figurera pas dans ces pages. Par bonheur, deux autres hommes le soutinrent de toute leur autorité,

qui était considérable : M. Georges Python, conseiller d'Etat, directeur de l'Instruction publique, et M. le recteur Jaccoud.

L'éminent magistrat dont le souvenir est désormais attaché à Fribourg comme celui de son second fondateur (c'est lui, en effet, qui a créé le Fribourg international), professait ouvertement pour M. Charpine une profonde estime. Si acharnés fussent-ils, les ennemis de l'abbé en étaient rendus plus prudents. Le chef du gouvernement avait laissé entendre plus d'une fois que les rapports dirigés contre le professeur de sixième l'agaçaient. Devant le lion, l'opinion des blattes ne pèse pas lourd.

Quant à M. Jaccoud, esprit d'une parfaite indépendance et qui tenait le talent en estime, attitude rare dans le pays, il opposait aux censeurs de M. Charpine sa sérénité olympienne.

Aux racontars imbéciles par lesquels on essayait d'ébranler sa confiance, il répondait froidement que son collaborateur était un professeur d'élite et que, tant que lui, Jean-Baptiste Jaccoud, serait recteur, M. Charpine resterait à son poste.

On finit, je crois, par se le tenir pour dit et les dernières années de l'abbé furent, à cet égard, plus paisibles.

Pour comprendre M. Charpine, il fallait le bien connaître. Je ne conteste pas que quelques-unes de ses boutades, mal interprétées, pussent être retournées contre lui, ni que sa façon très personnelle d'exposer certains problèmes pût déconcerter des

esprits faibles. Une classe de rhétorique, tout de même, n'est pas une classe primaire. Deux ans après l'avoir quittée, les jeunes gens qui la forment seront étudiants à l'université. C'est le moment de commencer à réfléchir, à raisonner, à comparer. Je tiens en tout cas une chose pour certaine : c'est que nul d'entre nous n'a perdu la foi à cause de M. Charpine. Et pourtant, je l'ai dit et je le répète, il y a des élèves qui ont perdu la foi à Saint-Michel.

Pas plus que pour M. Dusseiller, je ne puis donner une idée très exacte de l'enseignement que nous recevions en sixième. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'entrer dans beaucoup de détails à ce propos. Dans ce domaine, tout, absolument tout, dépend du professeur. En insistant sur le fait que celui-ci était un homme supérieur, j'ai indiqué la cause et suffisamment laissé entrevoir l'effet.

VIII

Je ne profitai pas comme je l'aurais voulu, et surtout comme je le voudrais maintenant, de mon année de sixième, parce que je fus presque continuellement malade. En revanche, j'eus le privilège de conserver avec mon bon maître des relations personnelles, qui ne devaient même pas tarder à se transformer en une véritable amitié. L'emploi de ce mot dont je sais qu'il ne faut point abuser m'est ici permis. L'affection que me témoigna sans cesse M. Charpine et que je ne cessai de lui rendre respectueusement, m'y autorise.

Tant que je fus son élève, il y eut quelque distance entre nous. Pourtant, j'allais déjà fréquemment chez mon professeur. Je revois cette chambre, qui formait un cadre approprié à sa personne attrayante et singulière.

La pièce était vaste, comme tous ces appartements du collège, aménagés à une époque où l'on ne lésinait pas sur l'espace. Dès le seuil, on était arrêté par un petit corps de bibliothèque, chargé de livres, et qui faisait écran entre la porte et l'intérieur. Dans l'ombre de cette manière de vestibule se dissimulait un lavabo. A gauche, un paravent cachait le lit. Une fois ce défilé franchi, on ressentait, du moins la

première fois, une stupeur amusée : il semblait qu'on se trouvât soudain dans un bric-à-brac. Ce n'était, au premier coup d'œil, qu'entassement de meubles hétéroclites et de livres en masse, de tableaux et de bibelots invraisemblables. Le canapé, jonché de journaux et de brochures au point qu'on ne pouvait s'y asseoir, les fauteuils pareillement encombrés, étaient beaux et vieux, tendus de tapisserie. Un bahut sculpté, des armoires du pays, au fronton gravé d'une date, un bureau chargé de paperasses et de toute sorte d'objets inattendus, sur un journal déplié, un pot à fleurs vide et la terre qu'il devait bientôt contenir, ou encore des outils de marqueterie, des rayons fourrés partout et pliant sous le poids de lourds volumes reliés, quelques toiles d'Hiram Brulhart, — si fines de couleur et qui évoquent d'une façon émouvante les Alpes fribourgeoises, les vallons de la Gruyère — accrochées, non pas aux murs, qu'on ne voyait pas, mais aux meubles les plus hauts, voilà ce que l'on inventorierait peu à peu dans ce capharnaüm, où régnait une atmosphère d'intelligence et de détachement que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs. Il y avait de l'art et du goût dans ce fouillis ; mais surtout il y avait l'abbé.

Car l'abbé, chez lui, redevenait vraiment lui-même. La classe, où il se dépensait généreusement, l'ennuyait, ainsi qu'il me le dit plus tard. Il avait hâte que la journée scolaire fût terminée, pour se livrer à ses occupations préférées : la promenade, le

jardinage, la lecture. Ses leçons, il n'avait pas besoin de les préparer. Humaniste de tout premier ordre, il lisait, interprétait, commentait du point de vue grammatical, historique, philologique, à livre ouvert, n'importe quel texte grec ou latin. De temps en temps, il fallait bien qu'il examinât nos compositions ; mais le travail, en sixième, était surtout oral. Le souci du lendemain ne tarabustait pas M. Charpine. Après quatre heures de l'après-midi, il disposait de lui-même et partait alors en balade, d'un pas rapide, élégant et léger. Quelquefois, il se rendait ensuite chez un ami. D'autres fois, le plus souvent, il rentrait dans sa chambre. C'est alors, entre cinq heures et l'heure du dîner, annoncé à son de cloche, que l'on avait chance d'être reçu.

M. Charpine ne criait pas « Entrez ! » à qui heurtait. Il craignait par-dessus tout les importuns et se réservait le droit de les éconduire avec politesse et fermeté. Aussi, lorsqu'on avait frappé à l'huis, venait-il ouvrir en personne.

— Ah ! c'est toi. Entre.

Il débarrassait un fauteuil ou un coin du canapé en posant par terre une pile de livres, et ajoutait :

— Asseois-toi.

Aux adultes, il disait :

— Asseois-toi et prends un cigare, en tendant une boîte de merveilleux mexicains d'origine, qu'il faisait venir par mille.

Ces cigares excitaient déjà ma convoitise, alors que j'étais collégien. M. Charpine ne m'en offrait

point, par scrupule, sans doute. Un jour, je me décidai à procéder par ruse. Je savais combien l'abbé avait l'odorat sensible et comme il détestait l'odeur du tabac de qualité inférieure. J'exhibai donc ma pipe et ma blague à tabac, en disant, sur un ton innocent :

— Vous permettez que je fume une pipe, monsieur l'abbé ?

— Oh ! si tu veux... Tu fumes donc ?

— Oui, passablement.

— Montre-moi ton tabac.

Il le flaira, fit la grimace.

— Ça sent bien mauvais. Ça va empester ma chambre. Prends plutôt un cigare.

Et l'abbé m'apprit comment on perce délicatement, avec un instrument spécial, l'extrémité amincie et fermée.

— Comment le trouves-tu ?

— Délicieux, fis-je avec conviction.

Dès lors, j'eus droit aux mexicains.

Cette chambre du « Père Char » ! Que de souvenirs y sont enclos, ou plutôt ensevelis, car les lieux ont changé et le bon maître n'est plus là. Que de conversations libres et charmantes sur tous sujets, sur la littérature, où cet esprit curieux et subtil puisait à pleines mains des trésors ; sur l'humanité, qu'il jugeait avec une misanthropie indulgente ; sur la vie, qu'il disait mauvaise, car il était philosophe, et à laquelle il demeurait attaché, car il était quelque peu sybarite.

Sur cent hommes, il n'y en pas trois qui raisonnent et il n'y en a pas toujours un qui raisonne avec liberté. Lorsqu'une personnalité nous frappe par son indépendance, si nous prenons la peine d'analyser notre impression et d'en rechercher la cause, nous découvrons qu'il s'agit simplement d'un homme qui a remis en question les lieux communs sur lesquels tout repose. En somme, et mis à part le charme qui reste un secret, l'abbé Charpine s'imposait parce qu'il ne pensait point par lieux communs.

Mais si l'on avait avec lui des entretiens purement intellectuels, on pouvait aussi, pour peu qu'on le désirât, lui parler de soi. Confident d'une discrétion rigoureuse, d'un tact raffiné, il savait tout entendre, tout comprendre, oublier ce qu'il faut oublier. A ce prêtre dont la vie intérieure était au fond si voilée, qui livrait si peu de lui-même, au delà d'une surface qui faisait illusion, on s'ouvrait tout naturellement, spontanément, sans gêne aucune. Je crois que tous ses amis, plus âgés que moi, ont fait cette remarque. Il était naturel que je la fisse. Dans une jeunesse vouée à un abandon moral dont il est difficile de donner une idée, ce fut le premier homme d'âge et d'expérience, je dis bien, et je répète : le premier, à qui je pus parler sans crainte ni malaise.

Des circonstances sur lesquelles je ne veux pas insister, bien qu'elles ne soient pas sans rapport avec mon sujet, devaient me rapprocher davantage

de M. Charpine, dès l'année que je fus en philosophie. Notre conversation eut alors une gravité qu'elle n'avait pas revêtue jusqu'alors. C'est à ce moment que M. Charpine me révéla le plus entièrement ce qu'il y avait en lui de noble et d'élevé, je dirai mieux : de sacerdotal.

Beaucoup de gens, même parmi ses amis, avaient à cet égard une opinion erronée. Pensant que ce fût un éloge, ils prétendaient que l'abbé ne connaissait guère la théologie et que d'ailleurs la science de Dieu ne l'intéressait point. Un petit fait, peu connu, puisque je ne l'ai raconté jusqu'ici qu'à quelques intimes, mais qui est tout à l'honneur de M. Charpine, et c'est ce qui me décide à le mentionner dans ces pages, montre que de meilleurs juges ne partageaient pas ce sentiment.

A l'époque de mon instruction religieuse, j'avais chaque mois audience à l'évêché. Mgr André Bovet, pour lors évêque de Lausanne et Genève, avait exprimé le désir que je me présentasse chez lui à date fixe. Il s'informait avec une extrême sollicitude de mes progrès dans la doctrine et, d'une façon générale, de tout ce qui me concernait. Mais le fait que M. Charpine m'instruisait ne laissait pas de le contrarier ; je m'en étais aperçu plus d'une fois.

Un jour, n'y tenant plus, il me dit :

— Je vous prie d'aller voir de ma part Mgr Fragnière, supérieur du séminaire. C'est le meilleur théologien du diocèse. Vous lui direz que je vous ai

envoyé à lui. C'est un saint prêtre, et de bon conseil. Vous pouvez avoir en lui la plus entière confiance.

— Jusqu'à présent, fis-je, M. l'abbé Charpine a répondu à toutes mes questions.

— C'est fort possible. Toutefois, M. Charpine, qui enseigne la littérature, n'est pas ce que l'on peut appeler un spécialiste en matière de théologie. M. Fragnière, au contraire, est versé dans cet ordre de connaissance.

Je dis à l'évêque que je ferais ce qu'il m'enjoignait.

A quelques jours de là, je montai au grand séminaire et frappai à la porte surmontée de cette inscription, « Monsieur le Supérieur ».

Un vieux prêtre, de mine imposante, mais très simple, vint m'ouvrir. Il me fit prendre place près de son bureau et s'enquit du mobile de ma visite, que je lui exposai en quelques mots.

Mgr Joseph Fragnière, protonotaire apostolique, supérieur du grand séminaire, jouissait d'un renom, d'ailleurs mérité, de science et de vertu. Consacré sans réserve à la formation des jeunes clercs, tâche pour laquelle tout le désignait à un degré éminent, il vivait à l'écart. On disait volontiers en ville qu'il n'approuvait pas le gouvernement et restait fidèle, dans le silence de son cœur, à cet ancien parti du Bien public, dit bien-publicard, où plusieurs membres de sa famille, jadis, avaient joué un rôle et qui comportait une sorte de libéralisme politique

associé, chez la grande majorité de ses adhérents, à un sincère attachement à l'Eglise. Même si ces raisons avaient quelque poids, il n'y faudrait point chercher la cause de l'attitude de Mgr Fragnière à l'égard du monde : il ne l'aimait point. Voilà tout. Ce n'était d'ailleurs pas un ergoteur. C'était un mystique, qui ne cherchait pas dans la science une satisfaction de son esprit, mais un reflet de la vérité éternelle.

Le vieux supérieur, m'ayant ouï, éclata d'un bon rire de curé.

— Ah ! Vous faites votre instruction avec M. Charpine ? Eh bien ! J'en suis fort content pour vous. M. Charpine est un excellent prêtre. Oui, oui, un peu « à sa façon », mais très intelligent, oh ! très intelligent ! Je l'ai eu pour élève, ici. Il a très bien fait sa théologie, très bien. Il n'y a rien à dire à ce sujet. Bien, bien, très bien, très bien. (C'étaient des mots qu'il répétait volontiers.) Je suis, notez-le, tout à fait à votre disposition si je puis vous être utile en quoi que ce soit. J'aurai toujours du plaisir à recevoir votre visite. Mais y a-t-il vraiment quelque problème sur lequel vous souhaitiez des éclaircissements que M. Charpine n'ait pas pu vous donner ?

Je déclarai qu'il n'y en avait point.

— Bien, bien, très bien, très bien, repartit le vénérable supérieur. Alors, dites à Monseigneur que vous êtes venu me voir, selon son ordre, et que

je vous ai dit que M. Charpine était fort capable de diriger votre instruction, qu'il avait toute ma confiance. Bien ? Très bien, très bien.

On pense si je fis la commission.

Je ne dirai pas que Mgr Bovet manifesta une grande joie à m'entendre. Mais Mgr Fragnière avait été son directeur, puis son collègue au séminaire, avant que d'être son subordonné dans la hiérarchie. L'évêque professait pour lui une admiration sans bornes. Il l'avait fait élever à la plus haute des prélatures romaines¹. Il n'insista pas.

Je ne pus me tenir de raconter cette petite histoire à M. Charpine. Il exulta.

— Il t'a dit ça ? Quel chic type que ce père Fragnière ! Moi aussi, parbleu, j'ai gardé un bon souvenir de lui ! Ah ! Il t'a dit ça ? Ça me cause un vrai plaisir, sais-tu ? Oui, parce que dans le haut clergé... Enfin, tu me comprends.

En quittant le collège, on brise certains liens qui semblaient pourtant solides. On perd de vue certains camarades, on oublie plus vite encore certains professeurs. Des uns et des autres, pour être juste, il

¹ Les protonotaires apostoliques sont placés au-dessus des prélats de la Maison pontificale, eux-mêmes supérieurs aux camériers. Ils portent des parements violets sur leur soutane et un cordon violet à leur chapeau. Aux messes solennelles, ils ont un assistant en chape, outre le diacre et le sous-diacre, ainsi que l'usage de la mitre blanche.

faut dire que plusieurs ne méritent pas autre chose. Mais l'égoïsme et la légèreté de caractère ont aussi leur part dans ces changements. On va vers d'autres relations, d'autres amitiés. La maison familiale et familière où, depuis des années, on allait chaque jour, on l'abandonne avec un soupir de soulagement. Que d'attraits offre l'université ! Plus de discipline, plus de règlement, plus de contrôle, à part ces examens, encore bien lointains, auxquels on se défend de songer. On ira librement boire des bocks à la brasserie. On portera, joie indicible, les couleurs d'une société. On ira au cours quand bon vous semblera. On ne sera plus interrogé.

Or les années qui passèrent ne m'éloignèrent jamais de M. Charpine. Au contraire. Si je ne cessais pas de m'ouvrir à lui de tout ce qui me préoccupait, lui, de son côté, me marquait plus d'abandon. Aux jours sombres, ce fut encore auprès de lui que je trouvai quelque apaisement, que je vins oublier la trahison des uns, la veulerie des autres.

Quand fut prêt pour l'impression le manuscrit de mon premier livre, je l'apportai à l'abbé Charpine.

— Faites, lui dis-je, comme si j'étais encore votre élève. Soyez aussi sévère que vous l'étiez naguère, en sixième. Reprenez-moi implacablement. Je vous jure que je vous serai reconnaissant, quel que soit votre jugement.

On dit toujours ça, il est vrai, même quand on ne le pense pas. Mais M. Charpine connaissait l'étendue de ses droits.

Deux jours après, c'était au cours d'un séjour à Fribourg, où je n'habitais plus, je fus chercher la réponse. Le cœur me battait. Il est absolument certain que si mon ancien professeur m'avait déclaré alors : « Ça ne vaut rien », et il était fort capable de cette franchise, j'aurais mis en pièces mon manuscrit, sans regret. C'était l'oracle.

— Asseois-toi et prends un cigare.

La voix était gaie, le visage amène : bons signes.

Il y eut un long silence, pour moi terrible.

— Eh bien, sais-tu ? Ce n'est pas mal du tout.

— Vrai ?

— Est-ce que j'ai l'habitude de dire des mensonges ? fit-il en fronçant les sourcils. Je dis que ça ne va pas du tout. Par exemple, ce sera un joli scandale. Tu es rosse, dis-moi. Qui croirait que tu sois si rosse, jeune enfant de cœur ? Autre chose : tu m'as permis de te parler en toute franchise. J'ai donc noté sur ce morceau de papier quelques retouches, que je te conseille d'apporter ici ou là. Des vétilles ! Mais tu sais : en littérature, l'importance du détail !

J'ai gardé précieusement la feuille de carnet, où, au crayon rouge, judicieusement, l'abbé avait

aligné ses notes : ici un mot qui ne lui plaisait pas, là un manque d'euphonie, ailleurs encore une imprécision, un adjectif inutile. Faut-il ajouter que je tins compte de toutes ces critiques, sans exception ? Cela va de soi.

Et c'est ainsi qu'un prêtre du diocèse de Lausanne et Genève collabora discrètement à ce livre honni « Au seuil de la Sacristie ».

Que ceux qui s'empresseraient de lui jeter l'anathème se dominant encore un instant, bien que ce ne soit guère dans leurs habitudes : M. Charpine, de toute son autorité, fit tomber un chapitre entier, décidément trop « rosse », à son avis.

Cela doit lui être compté, même par l'école de Mgr André Bovet.

Le 1^{er} août de l'an 1922, de passage à Fribourg, je rencontraï, étant moi-même en compagnie d'un ami, M. Charpine qui fuyait la cérémonie patriotique et gagnait en hâte le quartier de Pérolles, désert ce soir-là. Nous fîmes chemin ensemble. Nous retrouvâmes plus loin deux de ses amis les plus chers : le peintre Hiram Brulhart et René de Weck, l'écrivain, dont il avait accoutumé de dire qu'il n'avait jamais eu de meilleur élève. Ce fut une soirée charmante.

Le 31 du même mois, au terme d'une course de montagne, dans le massif des Gastlosen, l'abbé fit une chute terrible au bas d'une paroi de rochers. On le ramassa la tête fracassée.

L'an dernier, quelques amis, quelques anciens élèves, se sont rendus sur le lieu de cet accident irréparable ; ils y ont fait sceller une plaque de bronze, sur laquelle on peut lire :

HIC CECIDIT
 DIE NEFASTA XXXI AVG. MCMXXII
 CORRVENTE SAXO
 ALBERTVS CHARPINE
 PRESBYTER
 NECNON ET PROFESSOR RHETORICES
 IN COLL. S. MICHAELIS ARCHANGELI
 FRIBVRGI HELV.
 EGREGIIS
 MENTIS ET CORDIS DOTIBVS ORNATVS
 DISCIPVLIS SVIS OMNINO ADDICTVS
 EISDEM AMICISQVE DILECTVS

—

M. P.
 NONNVLLI MEMORIAM TENENTES
 DISCIPVLI

Il arrive bien des choses dans ce pauvre monde. On y prend l'habitude du malheur. Les peines les plus cruelles s'adoucissent à la faveur, non point du temps, qui ne fait rien, mais de notre indifférence. Nous sommes néanmoins quelques-uns qui ne nous consolerons jamais de la mort de l'abbé Albert Charpine. Jamais.